

Guy Rocher
sociologue, Université de Montréal
(1976)

“ La société québécoise : énigmes à résoudre”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Guy Rocher, "La société québécoise : énigmes à résoudre". Un article publié dans la revue *FORCES*, no 34-35, 1976, pp. 56-63.

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres.]

guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 26 mars 2004 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction

Première énigme: une société pluraliste qui cherche son unité

Deuxième énigme: une mentalité pré-industrielle dans une société industrielle

Troisième énigme: une société américanisée qui recherche une originalité

Quatrième énigme: une société conservatrice qui s'est tournée vers l'avenir

Conclusion

Guy Rocher,

“La société québécoise : énigmes à résoudre”.

Un article publié dans la revue *FORCES*, no 34-35, 1976, pp. 56-63.



Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le Québec est une société nouvelle. Il y a quelques années à peine, on ne parlait pas de la société québécoise ni du Québec, mais plutôt de la province de Québec ou du Canada français; on ne faisait pas non plus référence à l'État du Québec, mais au gouvernement provincial du Québec. Le Québec n'existait, même dans le langage courant, que dans et par le contexte de la société canadienne à laquelle on le raccrochait et dans laquelle il prenait son sens. De même, on ne parlait pas du nationalisme québécois, mais du nationalisme canadien-français, signifiant bien par là que même le mouvement de revendication de la communauté francophone ne trouvait son existence qu'à l'intérieur de l'entité canadienne.

Le nouveau vocabulaire employé pour décrire la réalité québécoise date du début des années 1960. Il a été d'abord inspiré par les mouvements indépendantistes de cette époque. Puis, il a été rapidement adopté par la grande majorité des Québécois, indépendamment de leurs options politiques. Il est donc le reflet et l'indice de changements profonds qui se sont produits dans les structures sociales du Québec et surtout dans la mentalité des Québécois au cours des dernières années. Il symbolise l'aspiration, sinon le fait, de toute une société qui recherche son identité et qui, pour la mieux trouver, commence par affirmer une existence relativement autonome.

Si l'on veut caractériser rapidement le Québec d'aujourd'hui, on doit dire qu'il a subi une mutation profonde au cours des dernières années, mutation qu'il essaie encore de comprendre et avec laquelle il doit maintenant apprendre à vivre. Comme tout changement qui atteint des racines profondes, des valeurs anciennes, des images de soi bien établies, cette mutation ne s'est pas

faite sans souffrances, sans conflits, pas plus qu'elle ne se poursuit d'une manière linéaire, suivant une courbe nette et bien tracée.

Avant ce qu'il a été convenu d'appeler la «Révolution tranquille» que le Québec a connue au cours des années 60, on s'employait à expliquer comment il se faisait que les Canadiens français, particulièrement ceux du Québec, mais aussi les minorités francophones des autres provinces canadiennes ainsi que les Acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, avaient pu survivre en Amérique du Nord. La réponse était qu'ils s'étaient repliés sur eux-mêmes et s'étaient fermement attachés à des traditions et à des valeurs qui donnaient à leurs groupes à la fois leur homogénéité et leur singularité. Maintenant, on ne peut plus parler du Québec sans d'abord reconnaître les changements profonds qu'il a connus, en faire une sorte d'inventaire et tenter d'en proposer certaines explications. Car il est vrai que le Québec n'est plus ce qu'il était il y a une quinzaine d'années. Il s'est engagé sur la voie d'une évolution dont il est difficile de prévoir les orientations futures. Mais on peut au moins dire avec assurance qu'il ne sera plus jamais ce qu'il a été jusqu'à ces dernières années.

Parce qu'il a beaucoup changé et peut-être surtout parce que cette mutation s'est faite rapidement et presque à l'improviste, le Québec se présente d'une manière assez énigmatique, tant aux yeux de ceux qui y vivent qu'au regard de ceux qui l'observent de l'extérieur ou qui prennent contact avec lui. Connaître le Québec, c'est donc tenter de cerner certaines des énigmes qu'il nous présente et d'en proposer quelques solutions.

Première énigme:
**une société pluraliste
qui cherche son unité**

[Retour à la table des matières](#)

Quand le discours portait sur les Canadiens français plutôt que sur les Québécois, la communauté humaine à laquelle il se référait paraissait alors homogène. De fait, en plus d'avoir les mêmes origines ethniques, il se trouve que, durant une centaine d'années, c'est-à-dire du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, la communauté canadienne-française a aussi connu une relative unanimité autour de certaines valeurs fondamentales: elle était

attachée à la foi chrétienne, à des traditions familiales d'origine surtout rurale, à son statut de marginalité linguistique, culturelle, économique autant que religieuse en Amérique du Nord. Cette unité sociale et culturelle était elle-même hautement valorisée, tout particulièrement dans la mesure où elle élevait un rempart contre l'action d'influences extérieures dont on pouvait craindre, non sans raison, le pouvoir assimilateur.



À partir du moment où l'on a entrepris de parler du Québec plutôt que du Canada français, cette homogénéité a éclaté. Le Québec n'était plus seulement une entité sociologique, comme l'était le Canada français; c'était aussi une terre, c'était un territoire dessiné par des frontières administratives et politiques. Et ce territoire n'est pas habité que par la communauté francophone: il est aussi le pays d'une minorité d'anglophones, dont certains y ont pris racine depuis déjà plusieurs générations et dont d'autres composent la minorité de Néo-Canadiens d'origines ethniques et linguistiques variées. On ne peut donc plus parler du Québec comme s'il ne s'agissait que de la communauté francophone, c'est-à-dire comme on parlait autrefois de la communauté canadienne-française. On ne peut plus se cacher le fait que, si l'on se trouve à avoir exclu du discours les Canadiens français habitant les autres provinces du Canada, on a par ailleurs inclus des Québécois non francophones.

Sur le plan sociologique, la société québécoise est donc pluraliste et multiculturelle. Sans doute, les groupes non francophones sont-ils surtout concentrés dans la région métropolitaine de Montréal, mais cela ne leur enlève rien, au contraire, du poids économique et politique qu'ils représentent dans la société québécoise.

Mais, en même temps, en parlant du Québec plutôt que du Canada français, l'intention était, par un curieux paradoxe, de retrouver une plus grande unité collective dans une identité nouvelle. Le Québec apparaissait maintenant comme un pays plus homogène que le Canada, ayant ses particularités propres et une destinée singulière. Cette recherche d'unité pouvait impliquer, selon les

options politiques, soit l'indépendance totale de l'État du Québec et sa sécession du Canada, soit une plus grande autonomie du Québec à l'intérieur du cadre confédéral canadien, particulièrement dans les matières qui sont susceptibles de toucher à la vie culturelle et aux valeurs de la communauté francophone.

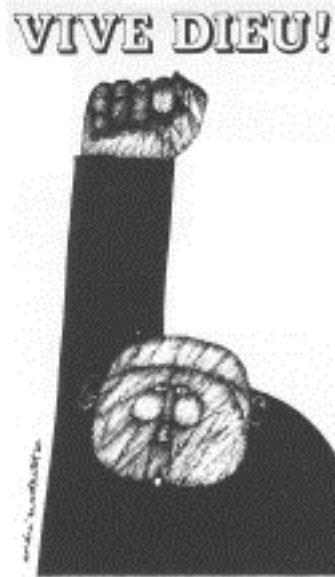
Ce paradoxe de la recherche de l'unité à travers une diversité nouvellement assumée est d'autant plus important à souligner qu'il comporte une autre dimension. À la suite de luttes religieuses très vives, vers le milieu du XIXe siècle, entre l'Église catholique fortement implantée et une aile libérale d'inspiration laïque et anti-cléricale parmi les Canadiens français, peut-être surtout au sein de la petite bourgeoisie canadienne-française, c'est finalement l'Église qui l'a emporté, réduisant au silence tous ceux qui contestaient son autorité. Il en est résulté une unanimité religieuse qui a duré près d'un siècle. Elle fut rompue vers 1950, alors qu'on dut prendre conscience qu'il y avait au sein de la communauté canadienne-française une minorité croissante d'athées, de non-croyants et de non-pratiquants. C'est alors que le «Mouvement laïc de langue française» prit la relève des libéraux du XIXe siècle, pour réclamer une laïcisation de la société québécoise, l'ouverture d'écoles publiques neutres, la reconnaissance juridique du mariage civil, la laïcisation des états civils, la déconfessionnalisation des structures de bien-être social.



Tel apparaît maintenant le Québec: une société multiculturelle à prédominance francophone et dont la culture principale est d'origine française; une majorité francophone elle-même pluraliste, tout au moins sur le plan religieux et sans doute aussi pour un nombre croissant d'autres valeurs; une majorité francophone qui a particulièrement soif de trouver une terre à laquelle s'identifier pleinement, afin de mieux définir son identité nationale et trouver une nouvelle unité collective.

C'est sans doute cette quête d'unité qui s'est exprimée dans la réforme scolaire, quand on a voulu remplacer l'ancien système d'enseignement public qui était nettement divisé en deux selon l'appartenance religieuse (protestants et catholiques ayant chacun leurs écoles), par un système d'écoles publiques unifié pour toute la population québécoise, indépendamment de la religion et quelle que soit la langue maternelle. Écoles françaises et anglaises, protes-

tantes, catholiques ou non confessionnelles, relèvent toutes maintenant d'un même ministère de l'Éducation, sont régies par les mêmes normes et puisent aux mêmes ressources financières. C'est encore au compte de cette même recherche d'unité qu'on peut mettre la reconnaissance du français comme langue officielle du Québec. Bien que cette nouvelle législation ne soit pas sans ambiguïté ni confusion, elle témoigne d'une volonté collective des Québécois francophones de marquer d'une manière non équivoque l'identité particulière du Québec dans le contexte canadien.



Mais cette identité ne signifie pas nécessairement homogénéité et c'est cette nouvelle forme d'unité dans le respect de la diversité et du pluralisme qui constitue sans doute un des plus formidables défis du Québec pour les années qui viennent.

Deuxième énigme:
**une mentalité pré-industrielle
dans une société industrielle**

[Retour à la table des matières](#)

Le Québec paraît encore énigmatique à un autre titre. Il fut longtemps caractérisé par une sorte de statisme idéologique et social, comme s'il allait demeurer éternellement attaché à son passé rural, à ses traditions ancestrales, à son repli sur lui-même au sein de l'Amérique du Nord. Puis, au début des années 1960, une mutation rapide s'est produite dont le rythme a étonné autant ceux qui l'ont vécue que ceux qui l'observaient de l'extérieur.

Au début des années 1960, une mutation rapide s'est produite dont le rythme a étonné autant ceux qui l'ont vécue que ceux qui l'observaient de l'extérieur ...



En réalité, cette évolution récente du Québec, qui s'est opérée sur une période d'à peine une quinzaine d'années, a été le fruit de l'éclatement d'une contradiction qui devenait de plus en plus évidente et de plus en plus insupportable. Par sa structure économique et sociale, le Québec appartenait depuis la fin du XIXe siècle à la société industrielle de type capitaliste. De majoritairement rural qu'il était à la fin du XIXe siècle, le Québec est devenu très largement urbanisé et industrialisé, d'abord au sortir de la Première Guerre mondiale, puis surtout depuis les années 1940. Il s'inscrit au point de vue économique dans le contexte du Nord-Est de l'Amérique du Nord et l'on peut maintenant le ranger parmi les sociétés industrielles avancées, tant à cause du niveau de vie élevé de sa population que de l'importance de l'industrie secondaire dans l'ensemble de sa structure économique.

Mais, en même temps, jusqu'à tout récemment encore, une grande partie de la population québécoise, même urbanisée, appartenait à cette société industrielle avancée, tout en gardant une mentalité, des valeurs, des attitudes qui tenaient de la société pré-industrielle. C'est en ce sens que, jusqu'à ces dernières années, le Québec conservait sa réputation d'être une sorte d'enclave folklorique au sein de l'Amérique du Nord, vestige du grand empire français qui couvrait une partie de ce continent aux XVII^e et XVIII^e siècles. La population francophone du Québec se caractérisait notamment par une très grande homogénéité religieuse, comme on n'en trouvait plus guère nulle part en Occident, et par le rôle dominant de l'Église catholique dans l'éducation, la morale publique et privée, les mouvements sociaux (syndicalisme, coopératives, mouvements nationalistes) et même au sein du pouvoir politique. Elle se caractérisait également par son conservatisme social et politique qui se perpétuait, grâce à un repli sur elle-même et un isolement culturel. La glorification du passé servait aisément de compensation pour les frustrations qu'imposaient une situation minoritaire et une participation limitée à la richesse du pays.



L'écart entre la structure sociale industrielle et urbaine et la mentalité préindustrielle s'expliquait en grande partie par le fait que l'industrialisation du Québec s'est faite par des capitaux et par des techniciens venant de l'extérieur, d'abord de Grande-Bretagne, puis du Canada anglais, puis de plus en plus des États-Unis. La population francophone du Québec n'avait à offrir qu'une main-d'œuvre relativement paisible, laborieuse, peu exigeante, généralement soumise et qui acceptait d'assez bon cœur la vie modeste qui était la sienne.

On a souvent parié de la «Révolution tranquille» qui s'est produite au Québec au cours des années 60 et dont les suites se font encore sentir - ou dont on peut aussi dire qu'elle s'est trop tôt tranquillisée! La meilleure manière de décrire cette révolution tranquille, c'est précisément par l'éclatement de la contradiction entre la société industrielle et la culture préindustrielle du Québec francophone. Presque subitement, au début des années 60, et à un rythme qui a paru parfois vertigineux, la population francophone du Québec est passée de la société préindustrielle à la société industrielle avancée, non plus seulement dans ses conditions de vie, mais aussi dans ses modes d'être et ses manières de penser. Notre siècle a été témoin du fait que bien d'autres sociétés à travers le monde ont aussi connu de grands bouleversements. Au Québec, ce qui a étonné, c'est à la fois l'étendue des changements et la rapidité avec laquelle ils se sont produits. Quelques exemples suffiront. Les Canadiens français étaient reconnus pour la taille imposante de leurs familles: le taux de natalité a subitement chuté au Québec d'une manière radicale et la remontée continue à se faire attendre. L'unanimité religieuse a commencé par se lézarder, puis le taux de pratique religieuse a très rapidement décliné et demeure faible, notamment chez les jeunes et de plus en plus chez les adultes. Le pouvoir de l'Église catholique s'est vu contesté à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de l'Église, et l'influence dont celle-ci jouissait auparavant est maintenant très considérablement restreinte.

Comment expliquer pareille mutation? Il faut d'abord dire que son caractère subit est plus apparent que réel, ce qui explique aussi que la rapidité du changement qui s'est produit ait parfois été exagérée par ceux qui en ont parlé. Pour un observateur superficiel, c'est au début des années 1960 qu'a commencé la «Révolution tranquille». Mais, en réalité, elle avait déjà commencé à se manifester dans les années 1950, et il n'est pas difficile d'en trouver les racines au cours des années 1940. En effet, il faut attribuer d'une part à la Seconde Guerre mondiale un rôle important dans la préparation de cette rapide mutation. Les sociologues n'ont pas souvent l'habitude de tenir compte de ce facteur dans l'explication des événements du monde contemporain. Pourtant, quand on considère la manière dont les historiens ont écrit l'histoire, on note qu'ils ont très souvent marqué les périodes de transition par des guerres, dont beaucoup n'eurent pas l'importance sociale et culturelle de la guerre 1939-1945. Celle-ci a provoqué un bouleversement mondial et il est probable que les historiens de l'avenir en feront la plaque tournante dans l'évolution que le

monde connaît aujourd'hui et dans celle qui l'attend d'ici la fin de ce siècle. Pour sa part, le Québec n'a pas vraiment souffert de la guerre; on pourrait plutôt dire qu'il en a bénéficié, au moins du point de vue économique. Mais la guerre l'a marqué d'une triple façon. Elle a fait tout d'abord que beaucoup de ses jeunes ont alors connu l'armée, ont voyagé à travers le monde, ont subi la guerre en Europe. Après ces expériences, ils n'étaient pas les mêmes et n'allaient plus jamais l'être. Des fenêtres avaient été ouvertes sur le monde, qu'on n'allait plus jamais pouvoir refermer. En même temps, la guerre a fait faire un nouveau bond dans l'industrialisation du Québec, entraînant

une hausse rapide du travail des femmes dans les «usines de guerre» et dans les autres entreprises que les hommes avaient dû quitter pour l'armée. Enfin, au Québec, la Seconde Guerre mondiale a eu comme effet non seulement d'élever le niveau de vie général de la population, mais surtout d'ouvrir de nouveaux horizons au-delà des frontières traditionnelles, de relativiser les valeurs qu'on avait acceptées inconditionnellement, d'ébranler ce que l'on avait appelé «la possession tranquille de la vérité».

Un second facteur a joué, dont on doit cependant dire qu'il a été à la fois cause et effet. Il s'agit de la réforme scolaire, justifiée et motivée par une idéologie de démocratisation. En triomphant de l'opposition libérale et anticléricale au XIXe siècle, l'Église catholique avait, du fait même, établi son autorité sur tout le système d'enseignement, de l'école primaire à l'université, dans le secteur public aussi bien que dans les institutions privées. Adapté aux conditions d'une société préindustrielle, le système scolaire québécois ne s'était pas transformé au rythme de la révolution industrielle. Si l'enseignement élémentaire était accessible à tous, l'enseignement secondaire et supérieur demeurait l'apanage de minorités privilégiées. En outre, l'enseignement secondaire et universitaire était marqué par l'idéologie des professions libérales, qui n'ont précisément pas de fonctions productives dans la société industrielle. Enfin, particulièrement pour la population francophone, l'enseignement public était défavorisé au profit de l'enseignement privé: l'enseignement secondaire et supérieur était entièrement assuré par des institutions privées.

Au cours des années 1960, un grand effort d'imagination et une grande dépense d'énergie ont été consacrés à modifier profondément le système d'enseignement, dans le but de revaloriser l'enseignement public, de donner une unité à l'ensemble du système, d'abaisser les barrières qui limitaient l'accès à l'enseignement secondaire et supérieur, de multiplier les possibilités d'une formation technique et professionnelle répondant mieux au marché du travail d'une société industrialisée. Bien sûr, pas plus au Québec qu'ailleurs, cette réforme n'a été réalisée d'une manière parfaite et satisfaisante, les intentions de départ n'étant pas toujours pleinement comblées par les réalisations. De plus, une aussi gigantesque réforme scolaire s'est malheureusement

accompagnée d'une explosion démographique qui en a décuplé les difficultés. Il n'en demeure pas moins cependant que la réforme scolaire entreprise a largement contribué à une remarquable élévation du niveau de scolarisation de la population francophone du Québec. Une des conséquences immédiates en a été le recul de la mentalité pré-industrielle.

Enfin, il faut attribuer un rôle important aux moyens de communication de masse qui se sont très rapidement développés, notamment la radio et la télévision. Cette dernière atteint pratiquement tous les foyers du Québec, de sorte que même les régions les plus éloignées ont subi l'influence de l'esprit de la société urbaine et industrielle qui donne le ton à la plupart des messages que transmet la télévision. Celle-ci a aussi servi à ouvrir largement les fenêtres sur le reste du monde, favorisant ainsi par ailleurs l'influence américaine croissante contre laquelle on avait cru jusque-là se protéger.

Troisième énigme:
**une société américanisée
qui recherche une originalité**

[Retour à la table des matières](#)

On a l'habitude de considérer le Canada anglais comme une sorte d'annexe culturelle de la société étatsunienne, au grand désespoir d'ailleurs des Canadiens anglais eux-mêmes qui voudraient s'assurer d'une identité originale, mais qui s'interrogent avec angoisse sur ce qu'elle serait et sur ce qui la distinguerait de la société américaine. Et, du même souffle, on attribue au Québec une originalité qui sert à la fois à le distinguer et à le protéger de la civilisation étatsunienne. Ainsi, depuis l'avènement du mouvement souverainiste au Québec, on a souvent entendu des Canadiens anglais exprimer leur inquiétude devant cette poussée de l'idée d'indépendance du Québec, en invoquant le fait que les francophones québécois constituaient le principal rempart de la société canadienne contre l'envahissement de la civilisation américaine.

En réalité, cette image d'un Québec bien protégé contre l'influence américaine fut peut-être assez vraie autrefois. Elle l'est maintenant de moins en moins. Sous le vernis de la langue et d'un certain folklore qui le singularise, le Québec est en réalité profondément marqué par la civilisation étatsunienne. Le mode de vie des Québécois francophones aussi bien qu'anglophones, les films

qu'ils vont voir, la radio et la télévision qu'ils écoutent, les revues qu'ils lisent, les livres de poche qu'ils achètent, la publicité qu'ils subissent, tout cela contribue à faire d'eux de véritables Nord-Américains, imbus de la société de consommation, attachés à leur niveau de vie élevé. Les Québécois ont hérité de leurs ancêtres le goût du voyage et ils aiment parcourir le monde. Or, il faut voir comme ils se retrouvent chez eux aux États-Unis. Ils se sentent à l'aise en terre américaine, bien que la plupart ne parlent pas couramment l'anglais et peuvent être parfois essouffés par un certain rythme de vie américain. Ils y retrouvent cependant leurs habitudes, leurs objets familiers, et plus profondément des habitudes de vie, des relations humaines, des attitudes, une certaine philosophie de la vie qui leur sont familières.

En outre, la plupart des familles québécoises ont des parents dans quelque coin des États-Unis, particulièrement en Nouvelle-Angleterre. On sait qu'à la fin du XIXe siècle, un grand nombre de fils de cultivateurs et parfois des familles entières durent émigrer vers les États-Unis, à cause de l'engorgement du marché du travail et du faible taux de développement économique que connaissait alors le Québec. Ces émigrants allèrent grossir le nombre des ouvriers du textile, notamment dans les manufactures alors florissantes de la côte nord-est des États-Unis. Le Québec a alors connu une importante hémorragie démographique, qui n'a été jugulée qu'avec le début de la révolution industrielle au commencement du XXe siècle. Beaucoup de ces Québécois ne sont jamais revenus au Québec, sauf en visiteurs, si bien que certaines petites villes de Nouvelle-Angleterre étaient presque entièrement francophones tout récemment encore. Ces liens de parenté avec des Américains issus du Québec ont toujours été un important pont culturel et sentimental entre le Québec et les États-Unis. Ce n'est cependant pas par cette voie que l'américanisation du Québec s'est vraiment réalisée. Mais elle est là pour témoigner de l'espèce de parenté naturelle qui existe depuis longtemps entre le Québécois et l'Américain, ce qui n'a pas peu contribué à rendre la culture québécoise réceptive à l'influence croissante des États-Unis sur les modes de vie et de pensée des Québécois francophones.

Le principal défi de l'avenir pour les Québécois francophones ne leur vient donc pas principalement du reste du Canada, mais bien plutôt de leur enveloppement par la civilisation américaine. Car telle est bien la grande question qui se pose pour l'avenir de la communauté francophone du Québec: saura-t-elle concevoir et conserver une culture francophone nord-américaine qui ne soit pas un simple décalque en langue française de la civilisation étatsunienne et qui ait assez d'originalité pour mériter de survivre ? Il est difficile d'affirmer que la réponse à cette question doive être nécessairement affirmative. Mais on peut s'appuyer sur certains indices pour espérer qu'elle le sera. Ainsi, non sans difficultés sans doute, mais avec un certain succès, le Québec francophone est en train de donner naissance à une littérature qui est proprement sienne, de plus en plus enracinée dans ce Québec nord-américain

qui n'est ni la France ni les États-Unis. Un nombre impressionnant de romanciers, d'essayistes et de poètes sont en train de donner une expression originale à l'âme québécoise, dans une langue qui est la sienne, tout en rejoignant la communauté francophone internationale. Dans le domaine des arts, notamment en peinture, en musique, dans le théâtre, des artistes québécois ont travaillé à la création d'un univers de l'imaginaire qui soit en correspondance avec l'esprit du Québec à la fois traditionnel et contemporain. Également, un nouvel artisanat a vu le jour, s'inspirant beaucoup de la tradition des anciens artisans, tout en cherchant des voies nouvelles d'un art contemporain. On peut encore ajouter à cette liste le fait que, malgré de nombreuses vicissitudes et sans doute un certain nombre d'erreurs, le Québec a développé une structure d'enseignement public qui a été le fruit d'une réflexion sur l'insertion de l'enseignement dans la société moderne et qui a été une source d'inspiration pour plusieurs autres pays.

Il est évidemment bien difficile de prédire si cela sera suffisant pour assurer dans l'avenir une culture francophone vivante, dynamique, originale en terre d'Amérique. Chaque société a certains défis à relever. Le Québec en a un qui semble particulièrement exigeant, car ce n'est que dans la mesure où la culture québécoise sera suffisamment riche que tous les efforts et les sacrifices qu'elle aura coûtés n'auront pas été faits en vain.

Quatrième énigme:
**une société conservatrice
qui s'est tournée vers l'avenir**

[Retour à la table des matières](#)

Ce défi sera d'autant plus difficile à relever que le Québec présente un autre caractère énigmatique qu'on peut résumer de la manière suivante. Après la conquête du Canada par l'Angleterre, la petite communauté française qui s'accrochait aux bords du Saint-Laurent était gravement menacée de disparition totale. C'est par une sorte de miracle de ténacité et de volonté qu'elle a survécu et grandi pour prendre la taille qu'on lui connaît maintenant. Mais pour survivre ainsi comme un îlot au sein de la mer anglophone du continent nord-américain, il a fallu que la communauté canadienne-française s'accroche

à son passé, qu'elle le valorise d'une manière un peu mythologique, comme un trésor à conserver à l'abri des regards étrangers et des influences qu'on pouvait croire corrosives. Pour cette raison, la culture canadienne-française a été très largement tournée vers le passé, dont elle gardait comme une sorte de nostalgie et dans lequel elle puisait son inspiration, sa confiance en elle-même, la foi en sa destinée et en sa vocation en terre d'Amérique. «Notre maître le passé» ne fut pas seulement le titre d'un ouvrage par l'un des principaux historiens et idéologues du Canada français; ce fut aussi l'expression la plus précise et la plus vraie de la vision du monde et de lui-même qu'a eue le Canada français durant environ deux siècles. Fidèle gardien du dépôt de la tradition française dont il était à la fois fier et respectueux, le Canadien français trouvait le sens de son histoire dans la garde quasi-religieuse de l'héritage qui lui avait été légué. Ce souci de toujours faire revivre le passé a profondément marqué la mentalité des Canadiens français, lui conférant un caractère conservateur dont on a souvent fait état en parlant du Québec.



Il se trouve maintenant que le Québec se tourne vers son avenir avec une croissante incertitude. Il n'est plus certain de la place qu'il veut ou qu'il peut occuper dans la structure complexe du Canada de cette deuxième moitié du XXe siècle, et moins encore dans celle du Canada de l'an 2000. Il sent bien également que la vocation conservatrice qu'il s'était donnée ne peut plus avoir de signification vivante dans l'Amérique du Nord de l'avenir. Il lui faut donc innover, inventer, développer de nouveaux modèles de ce qu'il veut être, compte tenu de ce qu'il a été dans le passé et des limites et ressources qui sont les siennes.

Mais jusqu'ici, le Québec n'avait pas été très créateur ni très inventif. Le propre d'une société conservatrice consiste précisément à limiter les jeux de l'imagination. Les nécessités et les contraintes de la survivance d'une minorité ethnique et religieuse sont telles qu'elles imposent un frein à la spontanéité et à la créativité. Il faut une certaine marge de sécurité et d'assurance, il faut avoir assez confiance en son avenir pour se donner le luxe d'explorer de nouveaux sentiers et ouvrir de nouvelles avenues. Le Québec ne connaissait pas une suffisante sécurité pour se permettre de telles libertés.

La situation est maintenant totalement inversée. C'est précisément par un effort d'imagination et de créativité que le Québec francophone peut désormais assurer sa survivance dans l'avenir. Il ne lui suffit plus d'être le dépositaire du passé, il lui faut devenir l'inspirateur de son avenir.

On peut évidemment se demander dans quelle mesure un tel renversement d'attitude sera possible. En tout cas, il est certain qu'il ne peut se réaliser sans conflits de valeurs, sans certains déchirements et sans certaines ruptures. De telles mutations atteignent tout autant la vie personnelle que la vie collective, les options des individus que celles de toute la communauté.

Le conservatisme québécois a été particulièrement marqué dans la pensée politique, économique et sociale qui l'a animé jusqu'ici. Ainsi, jusqu'à tout récemment, le Québec n'avait pas connu la présence d'une gauche active et véritablement influente sur la scène politique. De son côté, le syndicalisme a été dominé jusque vers 1950 par une interprétation conservatrice de la doctrine sociale de l'Église catholique. Enfin, la conscience politique était peu éclairée et ne comportait que bien peu d'ouverture sur le reste du monde.

Une rapide évolution s'est faite depuis un quart de siècle. Le syndicalisme québécois est devenu l'un des plus militants en Amérique du Nord; un certain radicalisme politique s'est exprimé; de nouveaux problèmes ont été posés à la conscience politique des Québécois. Le grand mouvement de décolonisation qui s'est fait sentir à travers le monde a aussi touché le Québec, où une analyse beaucoup plus critique de la situation du Québec dans le Canada, de ses relations avec les États-Unis, a trouvé divers modes d'expression dans le théâtre, le cinéma, les romans, la poésie, les essais et chez les chansonniers. La vigueur avec laquelle des Québécois se sont parfois exprimés a même surpris ceux qui avaient été habitués à les voir paisibles et peut-être trop soumis. Ce revirement s'explique sans doute par la longue patience et l'excès de fatalisme dont il fallait sortir, tout autant que par l'apprentissage d'une certaine colère nouvelle.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a pas très longtemps, le Québec était une réalité sociale et culturelle qui apparaissait relativement simple par son homogénéité, son traditionalisme, son cléricisme religieux, son unanimité religieuse presque complète. Il est riche aujourd'hui d'une diversité nouvelle, qui le rend sans doute plus difficile à comprendre, plus mystérieux, même pour ceux qui, l'habitent et qui en font partie, plus encore sans doute pour ceux qui l'observent de l'extérieur, cherchant à mesurer et à interpréter les changements qui s'y produisent. Mais, en définitive, les énigmes que pose le Québec peuvent être assez rapidement cernées. Ce sont celles que l'on retrouve généralement dans les sociétés en évolution rapide, qui font face à des défis nouveaux et qui ne peuvent pas ne pas ressentir une assez vive insécurité devant ce que l'avenir leur réserve.

Il est sans doute parfois difficile de vivre dans une société qui connaît de telles brisures et qui est à la recherche d'une nouvelle identité. Mais c'est en même temps une des aventures humaines les plus fascinantes qu'il soit donné de vivre. À la condition, bien sûr, de n'être pas de ceux que la crainte de l'avenir immobilise dans le passé et rejette finalement hors du temps présent

Fin du texte